

Claude Brahic

Les couleuvres des Bédigas

Tome 2



roman

www.alterpublishing.com

Le soleil était déjà haut dans son ciel d'azur. Justine s'affairait en cuisine. Les odeurs qui venaient se répandre jusque sur la terrasse en taquinant les narines de son homme laissaient imaginer que de succulentes choses allaient être servies ce midi, à l'ombre du figuier. Elle mettait comme un point d'honneur à justifier ses talents de cuisinière en se régaland de voir les jeunes expatriés se lécher les babines d'une cuisine simple mais élaborée, sortie des vieilles recettes découvertes dans le bouquin aux feuilles jaunies et pétassées qui avait appartenu à sa grand'mère.

Tina était là, en mini short noir et tee-shirt orange, étendue à plat ventre sur le matelas de bain telle un lézard au soleil. Elle avait remonté ses cheveux en une sorte de chignon désordonné et, son menton posé sur le dos de ses mains jointes, elle lisait le journal du jour qu'elle avait posé à même le sol.

- Tu ne te baignes pas? lui demanda Charles.

- Non. Pour deux ou trois jours c'est "parenthèse"... j'ai mes bricoles.

Ce fut dit avec tant de naturel qu'un commentaire, une question, un regard, un sourire ou un air étonné eussent été mal interprétés. Charles ne pipa mot, continuant de faire le tour de la piscine. Puis, comme il allait mettre un pied dans l'eau il revint un peu sur ses pas et osa la questionner :

- Ce n'est donc pas pour cette fois que je risque d'être grand père.

Surprise, elle leva les yeux de son journal, s'appuya sur un coude et tourna légèrement la tête pour lui répondre avec le sourire :

- Pas cette fois... ni une autre, d'ailleurs.

Il se rapprocha d'elle lentement.

- Ah, bon ! Ce n'est donc pas prévu ?

- Pas du tout. Votre fils ne vous en a pas parlé ?

- Euh... non. Nous n'en avons jamais discuté. D'ailleurs, je voudrais m'excuser de te poser une question aussi personnelle.

- Ce n'est rien. Christian ne veut pas d'enfant parce qu'il ne se sent pas capable de l'élever, en tous cas pas correctement, à sa façon.

- Mais pourquoi ?

- Question de temps, de prise de responsabilité, de crainte dans l'avenir et que sais-je encore ?

- ...d'égoïsme ?

- Sans doute, aussi... Donc, s'il ne se sent pas capable d'élever son marmot, eh bien ! je ne vais pas en réclamer un pour moi toute seule. Je ne ferai pas le travail pour deux.

- Bien sûr. C'est un point de vue.

- En tous cas c'est le mien. Quand il voudra que je lui fasse un bébé il n'aura qu'à le demander, pas vrai ? Mais ce sera à parts égales !

- Certes, certes... je comprends.

- Tout de même, vous pourriez être grand père de la part de Michèle ?

- Oui, on l'espérait. D'après Justine qui s'est aventurée à lui poser cette question, il n'y a aucune espérance à avoir de ce côté. Il paraît qu'ils ne peuvent pas avoir d'enfant. Ou peut-être qu'ils n'en veulent pas.

- C'est dommage...

Elle se remit à la lecture de sa feuille de choux et Charles s'en alla piquer une tête dans la piscine. Il n'eut pas le temps de faire deux longueurs de bassin que Christian sortit précipitamment de la maison et se dirigea vers sa femme en sautant de joie tel un cabri.

- Bonne nouvelle ! C'est réglé... il est d'accord ! Tu l'as ton local !

- Quoi ?

- Je viens de l'avoir au téléphone...

- Tu as eu Fernandez ?

- Oui, il est d'accord pour te louer son local au prix que tu lui as proposé.

- Oh! ... C'est pas vrai lui dit-elle en se levant rapidement. C'est formidable. Oh ! Enfin !...

Comme un lierre s'entoure autour du tronc d'un chêne elle se suspendit à lui, agrippa sa tignasse brune de ses doigts et Christian se régala de son long baiser.

Le père interrompit sa baignade, les regardant interrogateur. Justine sortit sur la terrasse en frottant ses mains à son tablier, étonnée de voir et d'entendre autant d'effusions bruyantes. Tina courut directement vers elle, la prit par les épaules avec une joie immense et lui dit :

- Oh, que je suis contente. Je vais pouvoir installer le labo et ma galerie de peinture en plein centre de Funchal. Vous vous rendez compte ? Cela fait cinq mois que j'attendais cela. Holallaaa !... C'est... super !...

Ils étaient tous ravis de voir sa bonne humeur. Les sourires et les gestes de leur fils, qui près de la margelle se lançait maintenant dans une danse personnelle autant inattendue qu'improvisée, complétaient le tableau de joie intérieure des parents. Ils avaient plaisir à les voir tous les deux aussi exubérants que confiants dans les espoirs qu'ils mettaient à trouver la dernière voie manquante aux buts qu'ils s'étaient fixés en quittant Los Angeles. Le succès qu'avait eu son livre était une chose certes, mais l'avenir était pour Tina - et pour lui - dans la réussite qu'elle allait avoir dans la réalisation de ses tableaux et de ses photos. Une hirondelle rasa l'eau de la piscine comme pour dire que c'est elle qui apportait aujourd'hui les bonnes nouvelles. Car les Bédigas avaient pris la décision d'annoncer après le repas une autre nouvelle importante.

Ayant conscience que l'on ne peut pas avoir été et être, Charles s'était dit qu'il était temps de laisser le gendre prendre son envol et diriger la petite Maison à sa guise. Il se sentait fatigué, comme lassé de voir le changement qui s'opérait dans les mentalités des gens qu'il continuait de fréquenter. Dans le travail, au bureau, à l'atelier, dans les discussions, l'humeur et l'air du temps n'étaient plus les mêmes. Cela venait-il de lui ? D'un manque d'effort à s'adapter ? Peut-être. Si c'était le cas, alors à son âge c'était irréversible. Il lui semblait que chacun n'était là que pour faire le minimum exigé, que les initiatives personnelles n'avaient plus cours, qu'en somme on en faisait bien assez pour ce que l'on était payé. Même si, comme l'on dit vulgairement, "il y avait une carotte au bout" il n'était pas sûr que cela eût été suffisant pour faire avancer l'âne ! Plusieurs fois il avait dit cela à Justine et elle abondait en son sens. Il sentait qu'il n'était plus bon à rien, ne servait plus à grand-chose. A maintes reprises il avait cru comprendre qu'il devenait même une perte de temps éventuel pour des personnalités aussi fortes, aussi vives, intelligentes et bien éduquées que celles de sa fille et de son gendre. Alors, à neuf mois de ses soixante ans et de l'âge légal de la retraite, il avait décidé que dorénavant il resterait chez lui comme dans un bunker, attendant de voir ce que la jeunesse allait réussir à faire. En plaisantant, il avait dit à Justine qu'il se doutait qu'à l'image du ciel d'ici qui n'est pas toujours lavé par le Mistral, il y aurait sans doute de gros orages et des inondations familiales ou professionnelles. C'est ce que l'on appelle la Situation Cévenole. Sauf que, ces jours-là, il ne faudrait pas compter sur lui pour venir constater les dégâts faits par les inondations et nettoyer le sol. La décision étant prise, nos Bédigas avaient donc décidé de profiter de la venue des Portugais pour réunir autour d'une bonne table en un après-midi festif, non seulement la famille mais aussi tous les anciens collaborateurs de l'Entreprise avec leurs épouses ou compagnes. Le rendez-vous était prévu chez eux, pour un apéritif de mise en bouche seulement, avant un départ en cortège sur les coups de onze heures trente.

De vive voix ou par téléphone ils annoncèrent cela et tous furent ravis. Ils avaient précisé que ce serait avant tout une réunion "à la bonne franquette"... invitant les fanas de la pétanque à apporter leurs boules.

Nos retraités par anticipation avaient donc choisi une guinguette dans la vallée du Galeizon. Un de ces lieux appelé "Robinson" où le dimanche, quand ils étaient gamins, leurs parents les emmenaient à vélo pour un pique-nique. Là, dans un gour au pied d'une petite falaise près d'un pont métallique peint en gris souris depuis 1876 date de sa construction, ils se baignaient dans leurs maillots tricotés. Un coin charmant près de la rivière qui, doucement, en toute saison, s'évertue à faire entendre l'écoulement de son eau toujours claire. Une prairie à l'herbe verte bien tondue, bordée d'acacias et de châtaigniers multi-centenaires prolongeait la grande terrasse ombragée de la guinguette installée là. Cette prairie descendait en pente douce jusqu'à la grève. Enfants, ils y cherchaient des cailloux plats pour les faire ricocher en criant et riant comme des bossus lorsqu'ils réussissaient à faire traverser à leur lancer le lit de la petite rivière. La brave cévenole propriétaire des lieux leur avait promis que, pour cette occasion exceptionnelle, ils auraient à leur disposition tout l'établissement pour eux seuls et qu'elle rallumerait ses fourneaux pour leur servir un menu dont ils se souviendraient.

Donc, en ce chaud dimanche, ils se retrouvèrent tous dans une ambiance que Charles et Justine souhaitaient joyeuse et décontractée. Les souvenirs des années du début de l'entreprise furent évoqués, des anecdotes particulières furent rappelées faisant ainsi défiler des morceaux de vie partagée qui, pour certains, remontaient à plus de vingt ans. Un verre dans la main, les joies et les peines des familles, les naissances et les disparitions, tout fut passé en revue cependant que chacun dégustait l'apéritif de son choix. Bien sûr, cela continua durant une bonne partie du repas. Cela s'apparentait au genre de réunions qui défilent en noir et blanc dans les vieux films classiques que reprend maintenant la télévision.

Bon et typiquement cévenol, même si les spécialités gastronomiques du coin ne concurrencent pas celles des régions consacrées par le Guide Michelin, le repas qui fut servi était excellent. Il fut lentement dégusté, copieusement arrosé de vins fins, largement apprécié et longuement animé. En fin d'après-midi la partie de pétanque prévue fut organisée par ceux qui estimaient cela comme un impératif des dimanches festifs. D'autres choisirent de reprendre leur voiture et de se laisser

guider par Charles vers un petit village situé un peu plus haut dans la vallée. Il était désireux de leur parler de « ses » chères Cévennes.

Un premier arrêt au pont du Roubarbel puis une balade pédestre vers le chemin des Poisses lui permit de leur montrer, presque au pied d'un séquoia géant, les tombes protestantes alignées dans un jardin à l'herbe toujours rasclée *. Un peu plus loin, un autre arrêt vers la Source lui permit de parler des mimosas sauvages qui bordent la petite route pentue qui mène vers Mandajors, but de la balade. Quatre kilomètres plus loin ils arrivèrent ainsi au pont de la Salandre mais, hélas ! en cette saison l'habituelle cascade n'était plus qu'un mince filet d'eau. Là, il parvint à les convaincre de grimper avec lui tout en haut, sur la falaise. Après avoir profité de la vue imprenable sur les collines vertes enserrant la vallée ils pénétrèrent ensemble dans le sombre et minuscule temple. Perché tel une vigie tournée vers le sud, construit en pierres plates et couvert de son toit de lauzes, il restait blotti dans un massif de chênes kermès. Ils poussèrent la porte et demeurèrent un temps immobiles, habituant leurs yeux à l'obscurité qui régnait en ce lieu de prières. Il était meublé de quelques simples et vieux bancs de bois certainement récupérés à l'école vers la fin de la guerre de 14-18. Comme une référence de la religion protestante, la fraîcheur, la pénombre et surtout la nudité du lieu impressionnèrent ces visiteurs du dimanche. De la maladie des châtaigniers, de la guerre des camisards en passant par les lieux où se cachaient les résistants en 1943, de la qualité de l'air jusqu'aux différentes variétés de champignons, tout y passa ; les explications ne manquèrent pas et le mince auditoire fut attentif. Quand il parlait de son pays cet homme était si prolix qu'il ne savait plus s'arrêter. On aurait dit que son amour pour cette terre si ingrate et parfois inhospitalière était tellement grand, tellement fort qu'on aurait pu croire qu'il avait été vacciné dans son enfance avec une aiguille de phonographe cévenol. Ainsi se passa cette dernière journée active en sa propre Entreprise. Sur la route du retour, à l'heure où chacun dut regagner son chez soi, les Bédigas se dirent que la journée avait été bonne, quasiment parfaite.

